

ALEX DEMEULENAERE

La question sociale dans l'œuvre d'Yvon Rivard et de Jacques Godbout

Zusammenfassung

Die Frage nach der Darstellung der sozialen Ungerechtigkeit in der Literatur im Allgemeinen und speziell in der Literatur Québécois ist sehr komplex. Daher betrachten wir die Frage nach der Darstellung der sozialen Ungerechtigkeit in den Werken Godbouts und Rivards unter verschiedenen Gesichtspunkten. Zunächst blicken wir auf ihren intellektuellen Parcours während und nach der Révolution tranquille zurück und präzisieren, inwiefern dieser, wirksam in sprachlichen, kulturellen und religiösen Bereichen, von dem Gefühl der sozialen Ungerechtigkeit herrührt. Die Tatsache, dass ihre Beiträge in erster Linie in der Zeitschrift *Liberté* erschienen sind, spielt bei der Analyse eine zentrale Rolle. Anschließend wird die oft problematische Umsetzung dieser intellektuellen Auseinandersetzung im literarischen Diskurs analysiert. Die Polyphonie der Romane Godbouts und der Hermetismus jener Rivards lassen vermuten, dass deren literarischer Diskurs eher eine künstlerische Isolation als eine logische Fortsetzung ihrer Kritiken ist.

Abstract

The representation of social injustice within literature in general and Québec literature in particular is a complex issue. Thus, the issue of the representation of social injustice within the works of Godbout and Rivard, two prominent Québec writers and intellectuals, will be approached from multiple perspectives. First, we will consider their record as engaged intellectuals during and after the Révolution tranquille and establish to what extent their engagement is rooted in a feeling of social injustice on a linguistic, cultural and religious level. The fact that they mainly chose the journal *Liberté* for their interventions will constitute an important part of our analysis. We will subsequently investigate the often problematic transposition of this intellectual engagement in literary discourse. The polyphony of Godbout's novels and the hermeticism of those of Rivard allow us to read their literary works as an act of artistic retreat rather than a logical consequence of their critical essays.

Résumé

La question de la représentation de l'injustice sociale en littérature en général et québécoise en particulier est complexe. C'est pourquoi nous approcherons la question de la représentation de l'injustice sociale dans l'œuvre de Godbout et de Rivard sous des diffé-

rents angles. Dans un premier temps, nous reviendrons sur leur parcours d'intellectuels engagés pendant et après la Révolution tranquille en détaillant comment celui-ci découle d'un sentiment d'injustice sociale se manifestant dans les domaines linguistiques, culturels et religieux. Que la tribune choisie pour ces interventions ait été principalement la revue Liberté n'est pas sans importance pour notre propos. Dans un second temps, il s'agira d'analyser la transposition souvent problématique de cet engagement intellectuel dans un discours littéraire. La polyphonie des romans de Godbout et l'hermétisme de ceux de Rivard donnent à penser que leur discours littéraire est bien plus un lieu de repli artistique qu'un prolongement logique des écrits critiques.

Introduction

Cet article cadre dans un projet de recherche plus large qui examine les images d'auteur dans l'œuvre de Jacques Godbout, d'Yvon Rivard et de Jacques Poulin. Comme l'étude de ces mécanismes d'autoreprésentation concerne également leur mise en scène en tant qu'intellectuels, et non seulement en tant qu'écrivains, il est évident que les questions de justice et d'injustice sociale apparaissant dans l'œuvre des auteurs en question. C'est pourquoi nous analyserons plus particulièrement comment Rivard et Godbout ont identifié des injustices sociales, surtout au sein de la revue *Liberté*, et comment ils ont relié celles-ci à leur œuvre littéraire. Nous n'avons par contre pas intégré Jacques Poulin dans cette étude, car même si son œuvre littéraire témoigne d'un « conservatisme d'avant-garde » qui établit une certaine image sociale d'un Québec traditionnel (Lüsebrink 2014), la posture de Poulin se caractérise par un retrait désengagé du domaine public (Dupuis 1991). Contrairement à Godbout et Rivard, Poulin ne se prononce pas explicitement sur les mécanismes de (in)justice sociale au sein de la société québécoise, et c'est pourquoi nous avons décidé de le laisser en dehors du corpus pour cette étude.

Les questions qui orienteront notre analyse portent d'abord sur les types d'injustices sociales relevés dans l'œuvre de Godbout et de Rivard, ensuite sur la façon dont celles-ci se manifestent à travers leur œuvre aussi bien critique que fictionnelle. Dans un second temps, nous nous demanderons à quel point les thématiques sociales soulevées trouvent toujours une certaine résonance dans la littérature québécoise, ou si, au contraire, elles ont disparu au profit d'autres thèmes sociaux plus actuels. Pour cela, il nous faudra dans un premier temps revenir sur la notion longtemps débattue d'engagement littéraire, puisque l'insertion des problématiques sociales dans une œuvre s'inscrit toujours dans une dynamique d'engagement de la part d'un auteur. Si cet engagement littéraire peut être défini d'une façon univoque, nous verrons que dans le cadre québécois il a donné lieu à une diversification croissante.

L'engagement littéraire et sa diversification

La notion de littérature engagée est utile dans la mesure où elle montre les tensions qui existent d'une part entre un art autonome et un art 'utile' et d'autre part celles entre l'écrivain et l'intellectuel. La littérature engagée renvoie donc en général à la démarche d'un auteur (poète, romancier, dramaturge...) qui défend une cause éthique, politique, sociale ou religieuse, soit par ses œuvres soit par son intervention directe en tant qu'intellectuel, dans les affaires publiques (Denis 2000). Si la réalité d'une littérature engagée a existé pendant des siècles, la notion a surtout été développée à partir de la prise de position de Jean-Paul Sartre pour une littérature engagée après la Seconde Guerre Mondiale. La définition de Sartre doit être lue dans une approche marxiste de la littérature, qui fait abstraction de l'élargissement que la notion a connue depuis lors. Si dans un premier temps, l'engagement des auteurs québécois concerne surtout le combat pour l'autonomie, voire même l'indépendance du Québec, il se diversifie au fil des années en plusieurs thèmes plus spécifiques, qui peuvent être plus ou moins éloignés du combat indépendantiste (Dorion 2003). Le théâtre de Michel Tremblay symbolise ainsi le combat pour l'émancipation linguistique du Québec à travers le jocal (Gervais 2000), alors que le pamphlet de Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique* (1968), ou le poème iconique de Michèle Lalonde, *Speak White* (1970), focalisent plutôt les aspects socio-économiques de l'émancipation québécoise. L'engagement peut aussi se situer dans le domaine de la religion, puisque l'emprise l'Église sur la culture québécoise est souvent prise en point de mire par des intellectuels voulant moderniser la société québécoise à l'aide d'une laïcité plus ou moins inspirée du modèle français. À partir de la moitié des années 1970, l'engagement se traduit également à travers le combat féministe, avec des auteurs comme Nicole Brossard qui militent pour l'émancipation des femmes au sein de leurs œuvres littéraires. Finalement, l'engagement se traduit dans la littérature migrante, où des auteurs issus de l'immigration européenne comme Régine Robin ou Marco Micone, des écrivains caraïbes avec entre autre Ollivier (Gauvin 2007) ou asiatiques, comme Ying Chen, décrivent ce qu'ils ressentent comme injustices sociales, aussi bien linguistiques que socio-économiques. Une approche postcoloniale est d'ailleurs également possible, puisqu'aussi bien la culture québécoise que la culture des premières nations peuvent être lues comme des réponses postcoloniales à des structures politiques ressenties comme répressives (le Canada anglo-saxon culturellement dominant et les mises à l'écart des populations et des cultures amérindiennes) (Mills 2011).

Face à cette diversification, la question se pose comment la perception d'injustices sociales peut être analysée. Comment raffiner la grille d'analyse en fonction d'une problématique plus spécifique que celles que nous venons d'énumérer ? Lors d'une interview devant des étudiants à l'UQAM en 2012, Jacques Godbout a proposé une approche générationnelle : pour les écrivains de sa génération, le thème de l'émancipation de la société québécoise, aussi bien dans le domaine de la

langue que de la laïcité, détermine l'engagement, escamotant ainsi les autres approches possibles d'une littérature engagée (féministe ou postcoloniale par exemple) (Godbout 14/06/2012). Cet appel à l'engagement, typique pour la génération de Godbout, peut être qualifié de « service littéraire obligatoire », une convergence entre pratique littéraire et engagement politique, qui contribue à construire le « texte national », caractérisé par la superposition entre une culture et une nation (Cambron 1989). Même si Godbout a largement participé à ce processus d'engagement, il a néanmoins aussi exprimé un sentiment de réticence partagé par nombre d'auteurs face à une telle mise au pas de la littérature.

Qu'il s'agisse donc de l'engagement au sens étroit identifié par Sartre ou de la notion élargie d'engagement apparue au cours des années, aussi bien sur la scène internationale que sur la scène plus spécifiquement québécoise, les tensions inhérentes à une telle connexion entre littérature et engagement politique, identifiées entre autres par Winock, persistent. D'une part il y a la critique que formulent des partisans de l'art pour l'art envers les faiblesses d'un art qui serait « utile ». Pour eux, les écrivains qui s'engagent ne doivent pas nécessairement le faire à travers leurs œuvres littéraires (Winock 1997). D'autre part, l'engagement intellectuel est d'une nature différente que l'écriture littéraire, et le fait d'être un auteur reconnu au sein du monde littéraire n'offre pas nécessairement les compétences nécessaires pour formuler des opinions fondées dans les domaines socio-politiques. Cette double tension entre engagement politique et pratique littéraire est importante dans la mesure où elle oriente aussi bien l'engagement de Godbout que celui de Rivard.

Liberté comme tribune de critique intellectuelle

Dans un premier temps, nous lirons les textes non fictionnels des auteurs en question, c'est-à-dire leurs interventions en tant qu'intellectuels dans le domaine public. L'essai, l'article de presse, ou encore le pamphlet constituent les genres privilégiés pour intervenir contre des injustices sociales perçues. On pensera évidemment au *J'accuse* d'Emile Zola (Zola 1898), article paru dans le 5 janvier 1898 dans le quotidien *l'Aurore* et considéré par Winock et d'autres comme le moment de naissance de l'intellectuel au sens moderne du terme (Winock 1998). C'est sûr que les ouvrages littéraires de Zola, en particulier le cycle des Rougon-Macquart, s'en prennent également à des problèmes sociaux, mais de fait de façon plus indirecte, voire même neutre. C'est l'intervention dans la presse quotidienne qui lance le débat sur la nature antisémite du procès contre le capitaine Dreyfus. Dans le contexte québécois, on mentionnera le pamphlet de Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, qui a provoqué le débat à cause du ton provocateur et exagéré du pamphlet. À côté des quotidiens et du pamphlet, ce sont surtout les revues littéraires ou plus largement culturelles qui lancent le débat. C'est pourquoi des analyses de revues permettent mieux de tracer l'engagement politique et social des auteurs qu'une analyse approfondie de leur œuvre, comme l'ont démontré van Nuijs (2012) et Mus (2011) pour le champ littéraire belge ou encore Eisenhut (2014) pour *La Revue blanche* en France.

Dans le cadre de notre étude, c'est surtout la revue *Liberté* qui offre une tribune importante pour la discussion des questions politiques et sociales au Québec. La revue a dès lors eu des auteurs centraux de la littérature québécoise comme collaborateurs, non seulement Godbout et Rivard, mais aussi Hubert Aquin, Claude Gauvreau, Jacques Ferron, Victor-Lévy Beaulieu, André Belleau, François Ricard, Jean Larose, Lise Bissonnette ... La particularité de *Liberté* provient de l'engagement des écrivains, à travers leur regard sur la société québécoise. La revue traite des lors de thèmes fondamentaux de la pensée au Québec pendant et après la Révolution tranquille: l'identité, la langue, les institutions, la culture.

En tant que cofondateur de la revue, Godbout y écrit très régulièrement, tout comme dans d'autres revues. La précocité de son activité est frappante, puisque Godbout commence déjà à écrire des articles pour *Liberté* dès la création de la revue en 1959. Il a ainsi sa place sur la scène publique avant, pendant et après la Révolution tranquille. Ses articles les plus importants ont été rassemblés dans plusieurs recueils, dont les plus essentiels sont *Le Réformiste* (1975), qui porte sur les changements escomptés et réalisés au sein de la société québécoise ; *Le murmure* marchand, ouvrage de 1984, aborde la commercialisation de la société québécoise, aussi et surtout au niveau de la culture ; et finalement *L'écran du bonheur*, publié en 1995, porte sur les changements culturels provoqués par l'audiovisuel au sein de la culture québécoise.

Dans *Le Réformiste*, qui nous intéresse en premier lieu, il lutte sur trois grands fronts, à ses yeux garants d'un Québec plus juste, libre et égalitaire : la laïcité, le monolinguisme et le socialisme. Il le fait en rassemblant plusieurs de ses « textes tranquilles » sous le titre de « Réformiste », qui définit bien la posture intellectuelle que Godbout entend adopter dans des questions de justice sociale. Dans le contexte politiquement mouvementé des années 1960 et 1970, où les appels à l'autonomie peuvent prendre une tournure plus radicale comme le démontre l'épisode des enlèvements d'octobre 1970, perpétrés par le Front de Libération du Québec et de l'état de guerre subséquent, maint intellectuel choisit un ton révolutionnaire pour défendre l'indépendantisme québécois et rejoint ainsi une avant-garde non seulement esthétique mais aussi politique. Or, comme souvent, un tel mouvement révolutionnaire va de pair avec une rigidité dogmatique, qui oblige les écrivains qui s'engagent à respecter une ligne politique stricte, que Godbout a lui-même qualifiée ironiquement de « service littéraire obligatoire ». Dès lors, l'engagement de Godbout consiste à choisir non pas la voie révolutionnaire mais celle du « réformisme », des réformes lentes mais profondes d'un système social qui ne doit pas nécessairement être entièrement remis en plat. Un tel positionnement le rend évidemment vulnérable aux attaques de l'avant-garde révolutionnaire qui le considère comme un intellectuel conservateur de droite. Mais un tel positionnement intermédiaire rend Godbout également suspect aux yeux des mouvements plus traditionalistes, qui voient l'avenir du Québec au sein des moules sociaux existants. Les textes de Godbout se caractérisent donc par une indépendance d'esprit indé-

niable, combinant des thèmes révolutionnaires avec des visions plus traditionnelles. Si une telle posture peut être qualifiée d'ambivalente, elle confère aux textes du *Réformiste* une valeur particulière, dans la mesure où les thèmes abordés ne se laissent pas interpréter selon une grille de lecture classique, que celle-ci soit marxiste ou conservatrice, comme le démontre la façon dont Godbout traite la laïcité, le multilinguisme ou encore le socialisme.

La laïcité, débattue jusqu'aujourd'hui dans la société québécoise comme en témoigne la *Charte sur la laïcité*, est un fer de lance de la pensée de résistance qui caractérise *Liberté* et par lequel les collaborateurs veulent se libérer de l'emprise trop grande de l'Église sur la société québécoise. Si Godbout s'inscrit dans une telle conception de la laïcité et lui attribue un pouvoir d'émancipation sociale indéniable, il la définit d'une façon traditionnelle en prônant une laïcité qui s'inspire du modèle français, comme en témoigne la citation suivante dans laquelle il s'exprime au sujet de l'école. Le système scolaire québécois, qui avait été séculièrement une compétence de l'Église catholique, devrait à ses yeux devenir une école républicaine transmettant les valeurs essentielles d'une « culture française » et permettant d'assimiler les immigrants venus de partout dans le monde. Godbout a donc recours à un modèle classique pour aborder une réalité importante du Québec moderne, à savoir l'immigration, dont il ne nie la présence ni l'importance. Si une telle approche peut aujourd'hui être critiquée par son absence d'ouverture envers la diversité culturelle et linguistique, elle témoigne néanmoins d'une sensibilité pour les nouvelles possibilités qu'offre l'immigration à la société québécoise.

La vérité reste que seul un système d'éducation remis à neuf, capable d'assimiler les qualités essentielles de la culture française, ouvrant ses écoles à tous les Polonais, Tchèques, Roumains, Algériens, Allemands, qui immigrèrent et s'installent à Montréal, peut permettre d'espérer qu'un jour, dans vingt ans peut-être, le Québec aura une centaine d'écrivains nouveaux à chaque génération plutôt que ces vingt ou trente jeunes hommes et femmes qui s'essayaient, butent contre le mur, se relèvent, mais sentent qu'ils ne font pas le poids. (Godbout 1994, p. 35)

Le modèle laïque et républicain d'inspiration française s'applique d'ailleurs aussi à la langue, puisque le monolinguisme est considéré comme un garant d'égalité et donc de justice sociale. Dans la première période de son engagement intellectuel, Godbout préconise une pureté linguistique qui exclut aussi bien l'anglais que le joual. Son modèle est clairement la littérature française, et la langue standard y joue le rôle d'un moyen de progrès social. Même si Godbout accepte que le joual puisse être un stade intermédiaire par lequel la littérature québécoise doit passer afin de pouvoir exprimer une « personnalité nationale », il refuse toutefois d'attribuer à la langue populaire du Plateau de Montréal une fonction définitoire pour la littérature québécoise. Même si Godbout est loin d'être le seul à adopter une distance critique

envers le rôle présumé du joul dans le développement littéraire au Québec, sa prise de position cadre néanmoins dans sa logique d'un progrès social qui passe par l'affirmation du monolinguisme français à tous les niveaux de la société. C'est pourquoi son opinion envers le bilinguisme anglo-français est tout aussi critique. Elle ne l'est pas dans une optique radicalement nationaliste, mais découle davantage d'une vision traditionnellement méfiante par rapport au bilinguisme.

Or les écrivains (des hommes dont le métier ne peut se justifier que dans un cadre national) ne peuvent que tenter de vivre ! Des écrivains (des êtres dont la fonction est de créer une personnalité nationale) ne peuvent se concevoir dans une biculture bilingue nationale ! Or, aujourd'hui, plus j'écris, plus je réfléchis, plus cette langue seconde qu'est devenu pour moi l'anglais m'écorche les oreilles, la conscience ; plus je réfléchis plus je suis agacé, ennuyé, par le bilinguisme, plus je me sens *amoindri* de trop bien savoir *deux* langues. (Godbout 1994, p. 58)

Finalement, Godbout se rapproche aussi du socialisme caractéristique pour le mouvement de contestation de la part des intellectuels québécois, qui est un nationalisme de gauche pendant les années 1960 et 1970, contrairement à d'autres mouvements nationalistes beaucoup plus orientés à droite. Cette perspective politique permet d'ailleurs d'établir une opposition entre le Québec d'une part et les Etats-Unis, et plus en général le monde anglo-saxon d'autre part. Le thème de l'injustice sociale est ici porté à une échelle planétaire, et lié directement à l'indépendance québécoise. Sur ce point, la posture de Godbout se démarque de l'approche traditionnelle qui caractérise ses positions linguistiques et laïques, puisqu'elle s'inscrit entièrement dans la continuité, étudiée par Mills (2011), entre les mouvements postcoloniaux internationaux et francophones, inspirés entre autres par l'œuvre de Frantz Fanon, et le mouvement québécois d'émancipation nationale. En s'inspirant des exemples de Fidel Castro et de Che Guevara, Godbout se positionne sans ambiguïté dans le giron révolutionnaire, ce qui prouve ainsi le manque de lisibilité univoque de son positionnement intellectuel et lui confère une singularité remarquable.

En 1945 naquit aux U.S.A. une civilisation nouvelle qui s'est mise à dévorer l'homme. Elle avança comme un rouleau compresseur jusqu'à ce que les Gardes rouges de Mao Tsê-tung se mettent à placarder les murs, jusqu'à ce que Fidel Castro et Guevara se permettent d'inventer un collectivisme original. Jusqu'à ce que, un peu partout sur la planète, on reconnaisse les signes avant-coureurs de la disparition des signes humains. C'est pour que l'homme soit encore humain que la jeunesse du Québec veut faire, par l'indépendance, un autre pays. (Godbout 1994, p. 172)

Yvon Rivard a pour sa part régulièrement contribué à la revue *Liberté* entre 1970 et 1990. Étant plus jeune, il est entré à la revue plus tard que Godbout, et ses articles traitent souvent du premier référendum sur l'indépendance. L'indépendance n'est à ses yeux pas seulement une solution à l'injustice sociale, elle devient aussi une notion romantique, qu'il relie à un processus de libération individuelle. Contrairement à Godbout, qui cadre ses interventions dans un contexte politique aussi bien traditionnel que révolutionnaire, l'approche de Rivard est plus psychologique, dans la mesure où il relie la personnalité individuelle à la personnalité nationale. Il projette les hésitations qui caractérisent son œuvre littéraire sur le manque de réalisations concrètes dans le domaine de l'indépendance québécoise. Au lieu d'élaborer une théorie du progrès social, les textes de Rivard cherchent plutôt à analyser pourquoi ce progrès social, incarné de façon romantique par la notion d'indépendance, ne se fait pas à cause de différents blocages dans la psyché nationale.

Quand on sait une chose, on la fait, quand on ne la sait pas on l'enseigne. Ainsi en est-il de l'indépendance. Celui qui la craint ratiocine, celui qui la veut la fait. (Rivard 1980, p. 17)

Dans la citation qui précède, on remarquera l'activisme anti-intellectuel qui découle de la vision romantique sur l'indépendance. Contrairement à Godbout, Rivard n'œuvre pas pour la justice sociale à travers des concepts politiques comme la laïcité ou le socialisme, il attribue à l'indépendance du Québec une valeur absolue et plaide, dans la lignée d'Hubert Aquin, pour un éveil culturel qui permette de se libérer des freins aussi bien politiques que sociaux. Après le référendum de 1980, dans lequel le Québec a finalement voté pour le maintien au sein du Canada, Rivard regrette l'immobilisme de la société québécoise en déplorant l'ambivalence structurelle qui la caractérise à ses yeux et bloque toute forme d'émancipation culturelle et sociale. En énumérant ainsi les domaines dans lesquels l'idée d'indépendance est contrecarrée par un ensemble d'opinions et de pratiques culturelles qui la rendent impossible, Rivard développe une mélancolie politique, qui fait de l'indépendance l'horizon libérateur aussi bien collectif qu'individuel tout en l'estimant de fait impossible à atteindre.

Mais quels que soient la complexité et le nombre des difficultés auxquelles nous sommes confrontés, elles ne pourront jamais expliquer notre échec. Vivre relève d'un choix qu'il est urgent de faire (il serait temps que nous cessions de nous croire immortels). Comme le dit Aquin, « les Canadiens français veulent simultanément céder à la fatigue culturelle et en triompher ». [...] Soyons plus précis : vouloir l'indépendance et vivre quotidiennement dans le confort matériel (ne rien vouloir perdre, ne pas vouloir plus), intellectuel (je me parle donc je suis, y'a rien là donc nous y sommes), psychologique (on aime ça d'même),

spirituel (l'âme est un gêne, Dieu est partout mais se lève à l'est), politique (ne plus dire Québécois mais Québécois francophones), telle est l'imposture (ne craignez rien, la première pierre était pour moi) dans laquelle s'enracine notre ambivalence. (Rivard 1980, p. 21)

La fiction romanesque, lieu de combat ?

L'engagement ne se manifeste pas seulement dans des revues comme *Liberté*, il peut aussi intégrer le discours littéraire. Si la poésie peut sans aucun doute avoir un caractère engagé – on pensera aux recueils de Gaston Miron (Filteau, Noguez et Gauvin 1999) –, Godbout et Rivard se sont surtout consacrés à l'écriture romanesque. La question est alors de savoir à quel point elle intègre les problématiques sociales abordées. En discutant la question du joul, Godbout estime d'ailleurs que le roman a pour tâche de rendre compte du monde dans lequel il se situe, indiquant ainsi indirectement que le roman sera par définition lié aux problématiques sociales qui l'entourent.

Jacques Godbout a publié son premier roman en 1962 (*L'Aquarium*). Il a été suivi de plusieurs autres, dont les plus importants sont *Salut Galarneau !* paru en 1967, *D'amour, P.Q.* de 1972, *Une histoire américaine* de 1986 et *Le têtes à Papineau* paru en 1993. Une lecture univoque de l'engagement n'est toutefois pas possible dans ces romans, dont les deux premiers (*L'Aquarium* et *Le couteau sur la table*) se situent d'ailleurs en dehors du Québec et n'abordent pas en tant que telle l'(in)justice sociale. Ces romans se caractérisent par la recherche formelle et stylistique s'inspirant des modèles de la littérature française, et ne peuvent donc pas être qualifiés de littérature engagée. Mais dans la dernière partie du *Couteau sur la table*, le personnage principal rentre au Québec et à partir de *Salut Galarneau !* l'univers romanesque de Godbout devient entièrement québécois et la question sociale intègre la narration. François Galarneau, héros du roman, est en effet un jeune écrivain québécois à la recherche de reconnaissance dans une société encore dominée par des modèles français et anglophones. Son frère Jacques est par exemple un scénariste à succès à Paris, et son succès interpelle François, qui cherche son identité aussi bien professionnelle qu'artistique dans le cadre d'un Québec en pleine mutation. Même si la question sociale n'est pas thématisée en tant que telle, les obstacles auxquels se heurte François lors de son développement personnel témoignent des barrières sociales qui existent toujours dans le Québec du début de la Révolution tranquille. Dans les romans qui suivent, une identification univoque des thèmes décelés dans les articles est toutefois complexifiée par la polyphonie romanesque, qui met en scène plusieurs personnages d'écrivains défendant des opinions parfois contradictoires. Dans *D'amour P.Q.*, le discours de Thomas D'amour, personnage principal et écrivain, est par exemple caricaturé par celui de sa secrétaire, Mireille, qui déconstruit ainsi les grands axes de l'engagement littéraire, par exemple la notion d'écrivain de gauche.

THOMAS : Il y a dans le monde des hommes choisis, des êtres étrangers qui reçoivent du Ciel des ordres de Mission. Thomas D'Amour peut aller en voyage, mais Justman lui ne peut pas partir, ni même dormir, tu vois, le Mal, la Mafia, Lucifer veillent ; le Fantôme D'Amour doit démasquer les profiteurs, les exploités [...]
 - Vous êtes VRAIMENT un ECRIVAIN DE GAUCHE ! souffle Mireille la vraie.
 (Godbout 1991, c1972, p. 85)

Il en va de même pour le monolinguisme, symbolisé par le français académique et tellement défendu par Godbout comme un garant d'émancipation sociale. Il est d'ailleurs frappant qu'il est un des seuls écrivains québécois à être publié en France, aux éditions du Seuil, avant de l'être au Québec et il s'ensuit dès lors un langage romanesque qui n'est quasiment pas marqué par son contexte de production québécois. Même dans *Salut Galarneau !*, le premier roman à aborder pleinement la réalité québécoise, le langage reste neutre, même s'il est marqué comme québécois, et ne veut pas nécessairement incarner une identité québécoise quelconque. Dans *D'amour P.Q.* la situation change toutefois et la parole populaire, typique pour le discours de la secrétaire, est très présente. En fin de roman, elle devient même dominante par rapport à la parole académique, ce qui rend l'interprétation de l'œuvre romanesque plus complexe. Si la première partie de l'œuvre de Godbout suit ses prises de position sur l'importance du français standard, la polyphonie romanesque dans *D'amour P.Q.* rompt ce monopole du français standard et montre un Québec aux variétés diastratiques prononcées.

- Tu voudrais que je soigne mon langage peut-être ?
 - Oui, par exemple, ton langage, tu pourrais...
 - Eh bien, l'Auteur, ma théorie, moi, ma théorie intelligente et littéraire pour tes tabernaques d'intellectuels, c'est que ça sert à rien de soigner min langage, vu qu'il n'est pas malade. (Godbout 1991, c1972, p. 151)

La même polyphonie apparaît, littéralement, dans *Les têtes à Papineau*, roman allégorique sur un personnage né bicéphale, avec une tête qui parle l'anglais, Charles, et une tête fascinée par ses racines francophones, François. Le personnage bicéphale sera finalement opéré par un chirurgien canadien-anglais qui réussira à joindre les deux têtes, tout en perdant les capacités de communication francophones. Si l'histoire est drôlatique et ironique, comme la plupart des romans de Godbout, elle relativise néanmoins l'engagement de Godbout puisqu'elle montre une image plus nuancée de la réalité québécoise, où le bilinguisme français-anglais est bel et bien présent et où, au final, c'est l'anglais qui peut s'imposer. Le roman problématise donc les maximes linguistiques du discours indépendantiste.

Pour sa part, Yvon Rivard est l'auteur d'une trilogie romanesque avec Alexandre, un écrivain, comme personnage principal, qui apparaît aussi bien dans *Les Silences*

du corbeau de 1986, dans *Le Milieu du jour* paru en 1995 que dans *Le Siècle de Jeanne*, publié en 2005. Les trois romans développent une écriture romanesque personnelle et intimiste, caractérisée par une mise en scène de l'écrivain comme personnage et une mise en abîme de l'écriture. Il en découle une disparition quasi totale de l'engagement politique, et on peut donc déceler chez Rivard une séparation entre son activisme indépendantiste au sein de *Liberté* et son écriture romanesque désengagée, personnelle. Les rares instants où la situation politique et culturelle est mentionnée sont d'ailleurs caractérisés par une prise de distance ironique marquée. Un dîner parisien est ainsi décrit de la façon suivante :

Jusque-là, ma contribution au maintien de la civilisation avait consisté à écouter, rire et donner mon avis sur la littérature et le cinéma québécois actuels, que je connaissais très peu puisque j'allais rarement au cinéma et ne lisais mes contemporains, y compris les Québécois, qu'avec un retard d'une vingtaine d'années. Je m'en étais donc tiré avec quelques généralités sur l'avenir de ces arts (rien de mieux que se tourner vers l'avenir quand on ignore le présent), et du Québec (je n'allais quand même pas saboter cette soirée en leur annonçant le retour de Marie de l'Incarnation et la libération du pays par l'accroissement de sa pauvreté spirituelle, vieilles idées, très russes dirait Clara, dont je n'arrivais pas à me défaire). C'est donc en répondant à cette question sur mes loisirs que je me suis révélé un vrai sauvage à Paris. (Rivard 2010, p. 115)

Dans l'extrait, le narrateur se présente comme inconscient de la réalité québécoise, et ne cherche pas à intégrer la question sociale dans le roman. Ce constat peut être élargi à l'ensemble de l'œuvre de Rivard, qui se caractérise aussi par un espace romanesque souvent situé en dehors du Québec (Paris, Grèce, Italie, Inde). Si la question sociale est bel et bien présente dans les interventions intellectuelles de Rivard, son œuvre romanesque s'en distancie consciemment et explicitement.

Conclusion

Plusieurs conclusions s'imposent à la lecture des œuvres de Rivard et de Godbout. D'un point de vue générique, l'engagement se manifeste surtout dans des interventions dans des revues, où les notions de laïcité et d'indépendance sont utilisées pour prôner le changement politique et social au Québec. La fiction est toutefois moins politisée, et la polyphonie de Godbout et l'ironie de Rivard impliquent un mode de lecture peu univoque des thèmes socio-politiques. Dans leurs articles, Godbout et Rivard développent par contre une vision assez monolithique de l'engagement littéraire, la justice sociale se limitant pour eux aux domaines linguistiques et socio-politiques et étant incarnée principalement par le concept d'indépendance.

Aujourd'hui, l'engagement en littérature québécoise passe plutôt par des processus de décentrement et de fragmentation que par la thématique de l'indépendance, que Godbout qualifiait à juste titre de générationnelle. Au monolithisme de cette problématique se substitue une approche intersectionnelle, qui cherchera les processus d'injustice sociale dans les frictions entre plusieurs modèles identitaires. En

outre, la réécriture littéraire essaie, par des mécanismes de fictionalisation, de questionner certaines vérités établies, par exemple au sujet de la Crise d'Octobre 1970 dans *La constellation du lynx* de Louis Hamelin.

Bibliographie

- Cambron, Micheline, 1989, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec, 1967-1976 : essai*, Montréal, Québec: L'Hexagone.
- Denis, Benoît, 2000, *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*, Paris: Éditions du Seuil.
- Dorion, Gilles, 2003, « L'engagement des romanciers québécois », in: *Québec français* (131), p. 75–78.
- Dupuis, Gilles, 1991, *Jacques Poulin. Une dynamique de l'écriture*, Ottawa: National Library of Canada = Bibliothèque nationale du Canada.
- Eisenhut, Ulrike, 2014, *Zwischen Autonomie und Authentizität. Kritisches Schreiben in der Revue blanche*, Heidelberg: Universitätsverlag Winter.
- Filteau, Claude, Dominique Noguez, Lise Gauvin, 1999, « Gaston Miron. Une poète dans la cité », in: *Études françaises*.
- Gauvin, Lise, 2007, « La Brûlerie d'Emile Olivier », in: Gilles Dupuis/Klaus-Dieter Ertler, ed., *À la carte. Le roman québécois (2000-2005)*, Frankfurt : Peter Lang, p. 303–312.
- Gervais, André, 2000, *Emblématiques de l'époque du joul. Jacques Renaud, Gérald Godin, Michel Tremblay, Yvon Deschamps*, Québec: Lanctôt.
- Godbout, Jacques, 1984, *Le murmure marchand. 1976-1984*, Montréal: Boréal.
- , 1986, *Une histoire américaine*. Roman, Paris: Éditions du Seuil.
- , 1990, *L'écran du bonheur. Essais 1985-1990*, Montréal: Boréal.
- , 1994, *Le réformiste. Textes tranquilles*, Première édition 1975, Montréal: Boréal.
- , 1967, *Salut Galarneau!* Roman, Paris: Éditions du Seuil.
- , 14.06.2012, *50 ans de littérature Québécoise*, UQAM, https://www.youtube.com/watch?v=_jsM8kPmm6Q.
- , 1972, *D'amour, P.Q.* Roman, Paris: Éditions du Seuil.
- Hamelin, Louis, 2010, *La constellation du lynx*, Montréal: Boréal.
- Lalonde, Michèle, 1974, *Speak white*, Montréal: L'Hexagone.
- Lüsebrink, Hans-Jürgen, 2014, « Fictions d'un 'conservatisme d'avant-garde'. Regards nostalgiques et poétiques de la décélération dans la littérature québécoise contemporaine (à travers l'oeuvre de Jacques Poulin) », in : *Zeitschrift für Kanadastudien*, n° 34, p. 11–27.
- Mills, Sean, 2011, *Contester l'empire. Pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal, 1963-1972*, Montréal: Hurtubise.
- Mus, Francis, 2011, *No man's land, ou, Terre promise. Littérature et internationalisme dans les revues francophones et néerlandophones belges de l'immédiat après-guerre (1918-1923)*, Dissertation, KU Leuven, Leuven.
- Rivard, Yvon, 1980, Lettre ouverte aux bien-pensants du OUI, in: *Liberté* 22 (5), p. 17–22.
- , 1986, *Les silences du corbeau*, Montréal: Boréal.
- , 2005, *Le milieu du jour*. Roman, Montréal: Boréal.
- , 2010, *Le siècle de Jeanne*. Roman, Montréal: Boréal.
- Sartre, Jean-Paul, 1948, *Qu'est-ce que la littérature?* Paris: Gallimard.
- Vallières, Pierre, 1994, *Nègres blancs d'Amérique. Essai*, Première édition 1968, Montréal: Typo.
- van Nuijs, Laurence, 2012, *La critique littéraire communiste en Belgique. Le Drapeau Rouge Et de Rode Vaan (1944-1956)*, Brussel: P.I.E.-Peter Lang S.A.
- Winock, Michel, 1997, *Le siècle des intellectuels*, Paris: Éditions du Seuil.
- , 1998, *L'Affaire Dreyfus*, Paris: Éditions du Seuil.
- Zola, Émile, 1898, *Lettre à M. Felix Faure, président de la République*, [Paris]: [E. Fasquelle].